

1.

Eloge
de J. L. Petit. (par M. Lottin)

Lue dans la séance publique du 26 mai 1780.

Jean-Louis Petit naquit à Paris d'une famille honnête, le 13 Mars 1674. On remarqua en lui, dès sa plus tendre enfance, une vivacité d'esprit et une pénétration peu communes à cet âge. M. Litter, célèbre anatomiste, et l'ami particulier de son père, occupait alors un appartement dans sa maison: il conçut bientôt pour le fils de son ami une véritable tendresse à laquelle le jeune Petit parut toujours fort sensible.

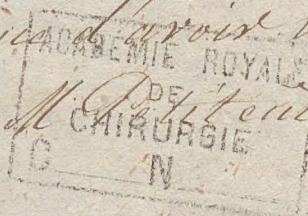
Sa reconnaissance, ou plutôt l'attachement de cet enfant le conduisaient quelque fois à la Chambre où M. Litter faisait ses dissections. Ces visites auxquelles une curiosité naturelle pouvait aussi avoir quelque part, ont servi à découvrir le germe des talents que la Nature avait mis en lui pour la Chirurgie. On le trouva un jour dans un grenier, faisant de l'objet des plus profondes recherches de M. Litter celui de son amusement.

ARC 1 d. 2
n° 23



Il avait enlevé un lapin, et se croyant à couvert de toute surprise, il le coupait dans le dessein d'insister ce qu'il avait vu faire. M. Litter regarda cela comme l'effet d'une disposition prématurée; il augura très-avantageusement de cette inclination, et se fit un plaisir de la cultiver.

Le jeune Litter avait à peine sept ans qu'il assistait régulièrement aux leçons de M. Litter. Il n'en est pas tout à fait de l'Anatomie comme des autres Sciences difficiles, où il faut que l'intelligence soit formée pour en concevoir les premiers élémens. Le secours des yeux et de la mémoire suffit pour retenir les choses de fait: l'Anatomie pratique est de cette nature. Ce qui coûte le plus, et souvent ce qui éloigne de l'étude du Corps humain les personnes qui la cultiveraient peut-être avec le plus de succès, c'est la répugnance qu'on a de toucher les cadavres. C'est avoir beaucoup gagné quand on a vaincu cette espèce de superstition. M. Litter eut l'avantage d'être familiarisé



avec les morts, avant que d'avoir connu le sentiment d'horreur qu'ils inspirent à la plupart des hommes. Il fit en peu de temps d'assez grands progrès dans la dissection; en moins de deux ans M. Litter s'en rapporta à lui pour les préparations ordinaires, et il lui confia ensuite le soin entier de son Amphithéâtre.

Le jeune Petit remplit cette place avec succès: il ne se bornait point à préparer ce qui devait faire le sujet des leçons du Maître; il faisait aux Écoliers des répétitions, que les Connaissances mêmes entendaient avec plaisir. Sa grande jeunesse, une figure agréable, sur-tout une petite taille qui le faisait paraître encore plus jeune qu'il ne l'était, et qui l'obligeait à monter sur une chaise pour être facilement aperçu; toutes ces circonstances ne contribuaient pas peu à lui acquies une sorte de réputation.

Six à sept années d'une application constante à l'Anatomie, sous un Maître tel que M. Litter et rempli d'affection pour



A
son Disciple, donnaient au jeune Petit des
connaissances fort supérieures à son âge. C'est
avec un tel fonds qu'il commença à étudier
la chirurgie. Ses parents le placèrent en 1690
chez M^r Castel, célèbre Chirurgien, et fut occupé
pour le traitement des maladies vénériennes.
Il y demeura deux ans pour obtenir un
Brevet, au moyen duquel il put constater la
qualité d'Elève que M^r Lette ne pouvait lui
donner. Il employa principalement ce temps
à suivre les Cours publics et à fréquenter les
Hôpitaux. Personne ne montra plus d'ardeur
à s'instruire. M^r Mareschal a raconté qu'étant
Chirurgien - Major de la Charité, et y allant
de grand matin faire le pansement, il avait
plusieurs fois trouvé le jeune Petit couché et endormi
sur les degrés de cet Hôpital. Il se croyait dédommagé
de cette fatigue en s'assurant par là d'une place
commode à côté du lit où il savait qu'on ferait une
opération de quelque importance.

En 1692, il fut employé sur l'état des Hôpitaux
de l'Armée du Maréchal de Luxembourg, qui fit
sous Louis XIV le Siège de Namur. Il fit une Campagne
et la suivante en mettant à profit toutes les occasions

de s'instruire en instruisant les autres. Il s'occupait pendant l'été à faire des démonstrations sur les os : dès que la saison permettait l'usage des cadavres, il faisait des Cours réguliers d'Anatomie. Ses travaux volontaires auxquels il se livrait, son aménité à ses devoirs, et une conduite régulière qui se fait bientôt remarquer dans les armées, fixèrent sur lui les yeux de ses Supérieurs. A leur recommandation les Magistrats de Ville lui accordèrent une salle dans la Maison de Ville où il donna publiquement l'Anatomie pendant l'hiver de 1693. Les Hivers suivants il fit des Démonstrations à Mons et à Cambray avec la même protection des Magistrats, et toujours avec de nouveaux succès.

III. *Parricaver* Les occupations anatomiques procurent à M. Pécet la grande dextérité qu'il avait dans les opérations. Son habileté en ce genre était si connue, que les Chirurgiens Majors, sous lesquels il travaillait alors, lui confiaient avec assurance ce qu'il y avait de plus important, et lui permettaient d'opérer dans ces cas où ils ne l'eussent pas permis à tout autre.

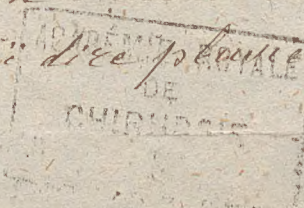
Le talent de la Dissection conduit naturellement un Chirurgien à la perfection dans l'Art d'opérer ; mais la perfection de la Chirurgie consiste à savoir s'abstenir des opérations. Un vrai Chirurgien ne compte point ses succès par le nombre des Sujets qu'il a été obligé de mutiler. Il s'applique à connaître les pouvoirs respectifs de l'Art et de la Nature. Il sait diriger celle-ci quand elle s'égare, et aider ses mouvements lorsqu'ils sont salutaires.



Il n'ignore aucune des ressources que le régime et l'Administration des remèdes lui fournissent pour le traitement des maladies. Il s'est donné de très bonne heure des marques de sa sagacité sur tous ces objets, bien différents de l'art d'opérer, et qui exigent des connaissances infiniment plus étendues.

À la Paix de 1697, on conserva M. Petit à la Place de Chirurgien Aide-Major de l'Hôpital de Tournai. Il en partit vers le mois de Mars 1698 pour venir à Paris: il se mit sur les bancs, et fut reçu Maître en Chirurgie le 27 Mars 1700.

On conçoit assez avec quelle Distinction il dut paraître dans les différents Exercices de sa Licence. Les grands talents font souvent plus d'ennemis que d'admirateurs: l'objet de la Réception est d'avoir un litte pour exercer, afin de recueillir du Public, et sans crainte de contradiction, le fruit des soins qu'il on lui donne: la réputation que M. Petit s'était déjà acquise annonçait trop ouvertement qu'il commençait une carrière brillante; plusieurs personnes crurent qu'il était de leur intérêt de le voir aller à pas plus lents. Plus il montrait d'empressement à s'avancer, plus on craignit son avancement. Éloigné par caractère de toute voie indirecte, il fut fort sensible aux procédés de ses adversaires. Sa vivacité ne lui permit pas toujours de dissimuler leur conduite à son égard. Sa franchise l'emporta quelque fois sur la politesse; peut-être qu'avec une perception de modération il eût eu moins d'obstacles à surmonter. Celui-ci eut d'écouter plusieurs fois que les menées sourdes

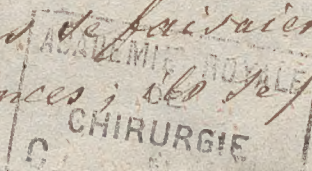


7
de servir aux avaient reculé sa fortune de plus de quinze ans.
Il fit dans les premiers temps de son établissement
plusieurs Cours publics d'Anatomie et d'Opérations,
dans les Ecoles de Médecine. Il avait établi chez lui
une Ecole d'Anatomie et de Chirurgie, où il eût
pour disciples la plupart des Médecins et des
Chirurgiens les plus connus de l'Europe. Il ne
quitta ces Exercices que quand ses occupations,
que la confiance du Public multipliait de
jour en jour, ne lui permirent plus de s'en
acquitter avec toute l'assiduité qu'il croyait devoir
y donner.

Le temps nécessaire pour prétendre aux premières
places de son Corps était à peine expiré, que
M. Célut fut nommé Secrétaire par le suffrage
unanime de ses Confrères. Alors sa principale
attention fut de veiller à ce que les épreuves
pour la réception des Candidats à la Maîtrise,
se fissent suivant toute la rigueur qu'exigeait
cet objet. L'honneur du Corps et la sûreté des
Citoyens, l'exigeaient de la vigilance de M.
Célut. Il donna aux actes une nouvelle
vigilance, et leur rendit une source féconde
d'instruction pour les candidats qui les
soutenaient. Ses Successeurs ont cru, avec
raison, ne pouvoir mieux se distinguer
qu'en marchant sur ses traces : les grands
exemples sont toujours présents ; ils
produisent des effets qu'on se fait honneur
d'imiter dans tous les temps.



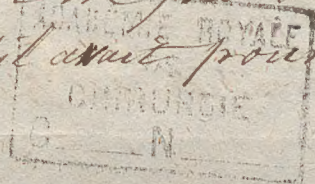
8
Il se présenta peu de temps après à M. Petit
une occasion de donner des preuves les moins
équivoques du zèle le plus vif pour l'honneur
et les progrès de son Art. L'étrange révolution
qui avait dégradié la Chirurgie depuis un
demi-siècle n'avait point démit l'émulation
des vrais Chirurgiens. Deux hommes célèbres
(Vienaise & Robecque) placés aux premiers
rangs par une estime générale, avaient fondé
des Démonstrations en faveur des Elèves.
Tous leurs Collègues, animés du même esprit
venaient d'élever à la gloire de la Chirurgie
un monument durable de leur zèle pour le
bien public, en faisant bâtir un Amphithéâtre
Anatomique. Cet Edifice destiné aux instructions
gratuites était à peine achevé, que les fonds
consacrés à un si important usage, éprouvèrent
la vicissitude des temps : les Démonstrations
ne se firent plus avec exactitude, ceux qui
en étaient chargés n'y apportaient point
une attention suffisante. On ne tarda point
à s'appercevoir des tristes effets que
produirait la négligence de ces Exercices
publics. Ceux des Elèves qui étaient les plus
instruits, établirent entre eux des Conférences
régliées sur des matières de Chirurgie. Ces
Assemblées devinrent bientôt très-nombreuses,
elles acquirent même assez de célébrité pour
être connues sous le nom de Chambre d'émulation.
Les jeunes gens se faisaient illusion sur l'utilité
de ces conférences ; les personnes âgées qui les



pourraient leur tenir lieu des leçons qu'on faisait alors.
 Les Chefs de cette association se portèrent même à
 quelques excès que la fougue de la jeunesse ne rend
 point excusables : ils eurent la témérité d'offrir
 à la porte de nos Ecoles, ces mots en gros caractères :
 Amphithéâtre à louer. Le mal était pressant, et les
 remèdes violents pouvaient l'irriter. M. Petit
 trouva un expédient pour rassurer ces jeunes
 gens à la vraie source des instructions : il annonça
 un Cours public et fit choix d'un sujet, tout
 neuf alors ; C'était la démonstration des instru-
 mens de Chirurgie. Il ne se borna point à
 les leur faire voir, et à exposer les usages
 auxquels ils étaient destinés : il fit sentir les
 inconvéniens qui résultaient de certaines constructions
 donna des vues pour la perfection de plusieurs
 autres, rendit ses Démonstrations intéressantes
 par l'explication des manières dont on
 devait se servir des instrumens dans les
 opérations ; et il rappellait sans cesse les faits
 de pratique qu'il avait observés en différentes
 occasions. Ce Cours, tout important qu'il était,
 n'eut pas d'abord le succès qu'il s'en était
 promis : ceux qui tenaient les premières places à
 la Chambre d'émulation se trouvaient abaissés
 par la qualité de simples Auditeurs ; il parut
 difficile de favoriser leur goût et de les faire
 entrer dans le sein des Ecoles : mais M. Petit
 suppléa par son industrie à l'impossibilité apparente
 de la réussite ; il permit qu'on lui fit des objections,

et s'engagea à les résoudre sur le champ. Cette conduite qui ne masque pas moins un grand fonds de connaissances, que les attachemens les plus généreux aux intérêts de la Chirurgie, remplit les espérances que M. Petit en avait conçues: Car là il soutint seul le crédit des Ecoles, détruisit une espèce de schisme, et jeta les fondemens de la splendeur renaissante de la Chirurgie.

L'habileté et la grande expérience d'antiquité Petit donnait chaque jour de nouvelles preuves lui assuraient la première réputation, et le firent regarder comme un homme de ressource dans les cas les plus difficiles. Son nom seul inspirait de la confiance. Il eut le rare avantage d'être appelé par plusieurs Souverains qui ont été redoublés à ses lumières de la santé dont ils ont joui depuis. En 1726, le Roi de Pologne, Arçul de Madame la Dauphine, eut recours à lui dans une circonstance où l'on désespérait de sa vie. M. Petit discerna les causes et les complications de la maladie, et il en entreprit la guérison. Il fut d'abord en butte aux traits de la jalousie et de la défiance des Médecins et des Chirurgiens du pays: mais le succès détruisit bientôt leurs injurieuses préventions et les craintes qu'ils avaient artificieusement inspirées. M. Petit reçut les marques les plus glorieuses de l'estime et de la confiance qu'on avait eu en lui. Le Roi désira l'attacher à son service; mais il ne put se résoudre à sacrifier le pays enchanté qu'il avait pour Paris. Il fut en 1734



un voyage en Espagne pour le comte de Ségur
accusé de malversation. Il résista aux plus pressantes
solicitations: les établissements les plus avantageux
offerts pour sa famille ne purent vaincre sa forte
inclination pour sa Patrie. L'affection tendre
qu'il avait pour cette Compagnie était aussi
une des principales causes de son éloignement
à accepter des propositions, ou l'honneur et
l'intérêt, motifs de toutes les actions des
hommes, se trouvaient réunis.

Des occasions aussi éclatantes, sont les
règles peu sûres pour juger du mérite d'un
chirurgien: le hasard, la protection, et
plusieurs autres circonstances étrangères au
savoir, occasionnent trop fréquemment de
la réputation, pour qu'on ne la regarde pas
comme une marque très équivoque d'habileté.
Outre les productions de l'esprit que l'on peut
déterminer avec certitude combien les hommes
qui cultiveront une science en ont médiocré: c'est le
côté brillant de la vie de M. Celsi. Son nom est
écrit sur la liste des Compagnies les plus savantes;
il était Membre de l'Académie Royale des Sciences
depuis l'année 1715, il le devint de la Société Royale
de Londres. Il nous en a rapporté plusieurs point
les ouvrages qu'il a fournis à celle de Paris et
qui tiennent un rang honorable dans ses
mémoires. Ceux qu'il a donnés sur l'Hémorrhagie,
sur la fistule lacrymale, et sur l'opération du tilt,
seront suffisamment convaincre que M. Celsi n'était pas à une
pratique très soignée, beaucoup de discernement de génie.



Le point essentiel dans l'amputation des membres est de se rendre maître du sang avant et après l'opération. Le bandage ou l'instrument connu sous le nom de tourniquet, dont on se servait, et dont peut être on ne se sert encore que trop dans le premier cas, a des défauts très remarquables. Il pince l'artère et cause une douleur vive au malade. Sa compression se fait sentir sur toute la partie du membre où le lacs circulaire est appliqué. Il étoit à trouver un autre tourniquet qui n'eût aucun des inconvénients du premier. (Mémoires de l'Acad. des sciences, année 1718.) On comprime que la route des gros vaisseaux, il ne demande point d'être tenue par un aide, et il a l'avantage de pouvoir rester en place après l'opération, dans la crainte d'une hémorrhagie, et de pouvoir même sans aucun risque, serrer le cœur et les vaisseaux, si on le juge nécessaire et nécessaire qu'on le veut.

La ligature en faveur de laquelle les expériences les plus heureuses d'Ambroise Paré, n'ont pu déterminer ses contemporains, étoit regardée comme une ressource certaine pour arrêter le sang après l'amputation des membres. Ce moyen parut infidèle dans une opération de cette espèce faite en 1731 à une personne de la première distinction. (Voyez les Mém. de l'Acad. des sciences de l'année 1731.) La cuisse avoit été coupée fort haut, la ligature ne l'avoit point réussi; les étiologies, les escharotiques et la compression ordinaire avoient manqué deux fois. Le malade périssait, et l'état du malade ne permettoit pas qu'on fit de nouvelles tentatives de la ligature.

L'affaire était très délicate; il y avait vingt et un jours que l'opération était faite, et les circonstances ne donnaient que peu d'instants pour reconnaître l'état des choses et y remédier. C'est dans ces cas urgents que se découvre le mérite réel d'un habile chirurgien. M. Petit fit faire une compression sur l'artere de l'aîne, et plaça à côté du malade un Chirurgien qui comprimit avec l'extrémité du doigt l'artere de l'aîne. Il imagina sur le Champ un bandage capable de produire le même effet: et l'on passa la nuit à le faire construire, et il fut appliqué le lendemain avec le succès que M. Petit avait prévu. Les plus célèbres Chirurgiens furent témoins de cette opération qui avait attiré les yeux de tout Paris. Ils admirèrent la présence et l'activité de l'esprit de l'auteur. Le malade vit encore; et M. le Marquis de Rothelin; il se fit évidemment la guérison à ce bandage, fruit d'un génie heureux et fécond.

L'Histoire et les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences des années 1732, 1733, 1735, rapportent plusieurs observations données par M. Petit en confirmation de son Mémoire de l'année 1731. Elles approuvent la doctrine qu'il avait proposée sur la formation du caillote nécessaire pour que l'hémorrhagie cesse; et elles prouvent que la compression est la méthode la plus sûre et la plus facile pour arrêter le sang après les amputations. Les successeurs seront sans doute frappés des réflexions précédentes de ce grand philosophe.

elles firent un jour effet sur les esprits les plus opiniâtement livrés à l'habitude, et tout le monde se relâcha pour donner la préférence à une méthode qui dispense de faire la ligature: opération douloureuse, qui est quelque fois suivie d'accidens très-fâcheux, et surtout lorsqu'elle n'est pas faite avec assez d'attention et avec les précautions convenables.

M. Cétet donna en 1736 un Mémoire très-intéressant sur les anévrysmes. Ce sujet a une sorte de liaison avec les matières qui sont traitées dans les Mémoires que nous venons d'indiquer. Ceux qui sont imprimés depuis 1734, sur la fistule lacrymale, ne prouvent pas moins de connaissance en Mécanique et en Anatomie, que d'intelligence et de profond savoir en Chirurgie.

Les Auteurs confondaient autre ordinairement, sous le nom de fistule lacrymale, des maladies lacrymales qui ne l'étaient point fistuleuses, et d'autres maladies qui avec ce dernier caractère, ne pouvaient être mises au nombre des maladies lacrymales. Ces distinctions précises, si nécessaires pour établir les indications curatives, que personne n'avait faites avant M. Cétet, sont la moindre partie de ses Mémoires. Un examen judicieux de la construction des organes par où les larmes coulent, lui fit appercevoir que la principale cause du passage de la ligueur dans le nez vient du jeu du Siphon, qui résulte de la position que les points lacrymaux ont entre eux et avec le sac lacrymal. De cette théorie naît

un point de pratique important; elle amène une opération nouvelle, dont la grande simplicité, et les raisons physiques sur lesquelles elle est fondée, semblaient dispenser l'Auteur d'insister sur les raisons de préférence de cette nouvelle méthode sur l'ancienne. Elle paraît peu conforme aux lois naturelles; elle ouvre avec des douleurs fort vives une route artificielle aux larmes, qui ne peut subsister longtemps après la guérison de l'ulcère extérieur, et elle abolit entièrement la fonction du Siphon lacrymal si ingénieusement découvert par M. Gélit. Sa opération particulière est beaucoup moins douloureuse; elle ne change point la construction naturelle du Siphon; la branche inférieure du Siphon a toute sa longueur, et les larmes conservent la pente qui les conduisent dans le nez. Ces avantages mettent les malades à l'abri du larmoiement, suite ordinaire et nécessaire de l'ancienne pratique, à moins que le canal nasal ne se soit débouché naturellement pendant que le trou artificiel se fermait.

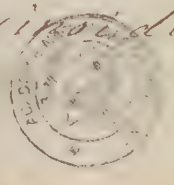
Tout était pour M. Gélit un sujet d'observation; les choses les plus simples, si l'on peut dire qu'il y en ait de cette nature en Chirurgie, devenaient intéressantes lorsqu'il les traitait. Il ne peut point être Chirurgien pour savoir que les enfans naissent avec une bride plus ou moins latigée au dessous de la langue; c'est ce qu'on nomme le pilet. Cette bride n'est pas toujours une malade comme le pense le vulgaire; elle sert, suivant M^r Gélit, à modérer les mouvements trop vifs de la langue,



et à garantir l'enfant qui vient de naître d'un accident très funeste. Il a remarqué que l'opération du fillet faite sans nécessité, laissait à cette partie la dangereuse liberté de se remuer en vain; et facilitant ainsi à l'enfant un mouvement auquel il tend sans cesse, et qui excite encore le sang épanché dans la bouche, il va enfin jusqu'à arracher sa langue; c'est à dire à l'engager si avant dans le gosier, qu'il en est bien tôt étouffé. On ne manque point alors d'attribuer la mort de l'enfant à des convulsions, à un catarrhe suffoquant, et à mille autres causes semblables; tandis qu'elle est procurée, pour ainsi dire, par ^{un} usage aveugle et pratiqué sans lumière, & par la persécution d'une veule ainsi, et sans autre examen, corriger la Nature. M. Gellon rapporte des exemples frappants observés par lui-même, et détaillés avec soin. Il a vu pour, il a ~~vu~~ vu aussi plusieurs de ces victimes de l'ignorance des personnes qui s'ingèrent de cette fonction. Il réduit la nécessité de l'opération au seul cas où le fillet se trouve si serré, qu'il ne permet pas à l'enfant d'approcher sa langue des lèvres pour sucer la mamelle, & qu'il l'empêche de tetter. Hors ce cas, qui est rare, et qui demande un prompt secours, M. Gellon ne croit pas que la maladie du fillet exige que l'enfant fasse l'opération dans son âge si tendre; et il pense que les mouvements variés et infinis répétés de la langue, suffisent presque toujours pour allonger le fillet avant que l'enfant soit en âge de parler, et avant qu'il le faut pour cela.

Il donne un instrument de son invention pour pratiquer
cette opération sûrement et sans danger d'hémorrhage;
il ajoute les moyens dont il s'est servi avec succès pour
remédier à cet accident; lorsque l'opération a été faite
par des mains moins habiles; et enfin il décrit
comment on peut prévenir le danger de l'écoulement
d'unaler sanguine. Tous ces préceptes prouvés
solidement par les faits, forment de l'opération
du filet un sujet très important; ils intéressent
toutes les familles, et pourraient seuls mériter
à l'auteur le titre de bienfaiteur de l'humanité.

M. Wallon Les Ouvrages qui ont été donnés à l'Académie
Royale des Sciences n'ont pas fait sa gloire littéraire.
Même dans un grand nombre de Recueils avec
beaucoup de Dissertations étrangères à notre Art,
et quelques autres pour avoir été par des Mémoires
sur les hautes sciences sans que ces différents membres
de cette Compagnie s'enrichissent chaque année
le monde savant, ils ne sont pas à portée d'être
lus par le plus grand nombre d'écrits, à qui il
importerait le plus, pour le bien public, de les lire.
Même il doit particulièrement la réputation dont
il a joui, à son Traité sur la maladie des Gs;
Ouvrage dont la traduction dans presque toutes
les langues démontre la grande utilité. La première
~~édition~~ ~~langues démontre la grande utilité~~. La
première édition de ce Traité parut en 1705.
Elle n'avait rien alors de remarquable; les Anciens
avaient parvenus au fond des vices sur ces maladies
et Ambroise Paré n'avait, pour dire ainsi,



Laisse que le soin d'ornier cette matière, et de lui donner un peu plus d'étendue et une nouvelle forme. M. Petit en donna en 1723 une seconde Edition, qu'il augmenta de plusieurs observations nouvelles et de quelques inventions aussi utiles qu'ingénieuses pour les réductions des membres cassés et luxés, et pour la commodité des pressurements, ce qu'il avait déjà communiqué en détail à l'Académie Royale des Sciences. Ses remarques sur la rupture du tendon d'Achille, méritent une attention particulière.

Lorsqu'il eut donné, en 1723, un Mémoire sur cet accident, il essaya les contusions les plus vives de ses nécessaires. Les uns ne l'accusaient ni d'ignorance, ni de négligence, ni de méprise; ils imputaient le fait et l'accusaient de mauvais foi. D'autres, sans entrer dans aucun motif, soutenaient l'impossibilité de cette rupture, à la preuve de quelques calculs sur la force de l'action des muscles. Les contestations furent vives et durèrent plusieurs mois. Enfin on eut les livres de quelques Maîtres d'Art. On trouva un exemple de cet accident dans Ambroise Paré, dont le parallèle avec l'observation de M. Petit ne paraît point avantageux à sa cause. Dans le cas rapporté par Ambroise Paré, le malade avait beaucoup souffert; il eut le coste de sa vie, et on dut après la guérison un cal ou inégalité à l'endroit de la rupture. Il eût au contraire montré son malade bien guéri, marchant comme

[L. Wallon
p. 13]

(1) Voyez Oeuvres complètes d'Ambroise Paré, nouvelle édition par J. F. Malgaigne, Paris, 1840, T. II, pag. 294 et suiv.

S'il n'eût pas eu le tendon d'Achille cassé; la cure n'aurait été traversée par aucun des accidents dont Dare fait mention; et la réunion était si exacte, qu'on ne pouvait apercevoir aucune inégalité qui indiquât l'endroit où le tendon avait été rompu. Les ennemis de M. Petit le crurent perdu; mais le bon sens prit la découverte d'une observation qui offrait un contraste si singulier avec la sienne: mais son discernement débrouilla bien tôt l'idée de leur triomphe. Il démontra que la rupture du tendon dont on lui opposait l'exemple était incomplète, et que les accidents dont elle avait été compliquée, étaient une suite nécessaire de la nature de la maladie et de la conduite qu'on avait tenue en la traitant. Il donna des preuves solides et incontestables de la vérité du fait qu'il avait avancé. Un Jugement sain, et l'esprit éclairé par une expérience réfléchie, servirent fort utilement M. Petit dans cette occasion. Le cas de Chirurgie qui produisit cette fameuse dispute n'est pas rare: la pratique a fourni depuis, beaucoup d'exemples de cette rupture et de sa réunion; et heureusement les malades aujourd'hui ne restent plus exposés de ce fâcheux accident, pour lequel M. Petit a imaginé un bandage qui montre les ressources et la fertilité de son génie.

Ces contestations ne furent point stériles; elles produisirent des éclaircissements dont M. Petit profita pour la seconde édition de son traité des maladies de l'oreille. Il s'occupa moins à faire voir

qu'il avait été contredit et attaqué sans avantage
 qu'à jeter plus de lumières sur ce point de l'Art
 par de nouveaux faits. Un Ouvrage durable ne doit
 en avoir du bon qu'on est quelque fois forcé de prendre
 pour une juste défense, dans des écrits fugitifs, et
 Petit crut avoir évité tout ce qui pouvait devenir
 un sujet de dispute; mais la préface qu'il mit
 à ce Livre, et qu'il fit supprimer à la première
 réimpression, excita un nouvel orage contre
 lui. On l'accusa d'avoir parlé de lui avec trop
 de complaisance, et d'avoir moins travaillé
 à se rendre digne des applaudissemens des
 autres qu'à s'applaudir lui-même. Un
 jeune homme, inconnu alors, mais qui monta
 depuis des talens supérieurs, fit une Satyre
 fort vive contre le Traité des maladies des Os,
 et contre tous les Mémoires que l'Auteur avait
 donnés à l'Académie Royale des Sciences.
 Il fit appeler M. Petit dans une maison particulière, sous
 le prétexte de lui faire voir un malade; et il offrit de lui
 sacrifier cet Ouvrage moyennant deux mille francs. (1)

(1) L'Adversaire de M. Petit étant devenu son Confrère à l'Académie Royale
 des Sciences, s'échappa, dans la chaleur d'une discussion Anatomique, de dire
 qu'il était l'auteur de cette Critique. M. Petit crut alors devoir déclarer
 l'offre qui lui avait été faite d'acheter le Manuscrit. La
 Compagnie révolta d'un procédé si indécent à tous égards.
 donna à M. Petit des marques de sa considération en
 délibérant contre son Adversaire, quelqu'estime qu'elle fit
 d'ailleurs de ses talens. Il fut obligé de faire sur le champ réparation
 de cette injure, et Petit n'ayant pas voulu d'autre satisfaction.

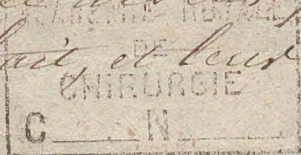
La réputation de M. Petit était trop bien établie pour qu'il se prêtât à cette proposition. L'attaque parut; il en fit tout le cas qu'elle méritait; il n'y répondit point.

Le déchaînement de ses ennemis fut toujours sans effet. Ils avaient montré trop d'obstination à chercher des fautes où il n'y en avait point, et avaient relevé d'une manière trop injurieuse quelques fautes réelles. Car nous ne dissimulerons pas qu'il ne s'en soit glissé quelques-unes dans les ouvrages de M. Petit: il est presque impossible de ne se tromper jamais. Une animosité si marquée ne pouvait inflévir la réputation qu'il s'était acquise, ni le dégrader aux yeux de ses Confrères. Presque tous venaient publiquement honorer à ses talents. On le vit avec satisfaction occuper les places les plus distinguées de son état. Lorsque le Roi créa en 1724 Cinquante-huit chaires des Ecoles de Chirurgie, afin que l'instruction des Elèves cessât d'être exposée aux hazards des événements; M. de Marsac, & de la Peyronie se proposèrent à Sa Majesté M. Petit, pour dévoiler aux Etudiants, les principes d'un art dans lequel il s'était rendu si recommandable. Il fut pourvu en 1730 d'une des deux places de Chaire Royale accordées au Corps des Chirurgiens. Le Roi le nomma Directeur de l'Académie Royale de Chirurgie à l'établissement de cette Société en 1731. M. de la Peyronie, se trouvant nommé à la place de premier Chirurgien du Roi, dont il n'avait jusqu'en 1737 rempli les principales fonctions que à titre de survivance, exerça en faveur de M. Petit le droit de nommer un Prévôt: et en 1749. M. de la Peyronie qui marcha si généreusement sur les traces de son collègue, lui donna la

même marque de son estime et de sa considération.
 Il n'eût ni caché point qu'il avait désiré de devenir pour
 la troisième fois un des chefs de la Compagnie. Quelques
 personnes soupçonnaient qu'il ne l'avait souhaité
 que pour des vues d'intérêt; et d'autres croient,
 que flatté d'une distinction dont il fourmira
 peut-être l'unique exemple, il l'avait ambitionnée
 par amour propre. Mais c'était connaître bien peu
 le zèle infatigable de cet Etat. Les Exercices Scholastiques,
 auxquels il avait présidé pendant sa seconde
 Prépositure, lui avaient appelé un nombre
 infini de faits de pratique qu'il avait mis en
 ordre pour donner au Public un traité Général
des Opérations de Chirurgie. Cet ouvrage auquel
 il travaillait depuis douze ans, est très avancé:
 toutes les planches en sont gravées, ~~et toutes les~~
~~estampes en sont tirées pour dans mille exemplaires~~
 Il eût achevé la dernière main à ce Traité, et lors
 de sa troisième Prépositure les mêmes avantages
 que la seconde lui avait procurés. Et était le motif
 du désir qu'il avait témoigné pour cette place.
 Mais son âge ne lui permettait plus d'en soutenir
 les travaux: sa santé devenait chancelante; il eut
 dans l'espace de six mois deux ou trois oppressions de
 poitrine que quelques saignées avaient calmées: il lui
 en restait une difficulté d'habitude de respirer, qui
 augmentait au moindre exercice un peu violent.
 Il fut attaqué d'un crachement de sang considérable
 le 17 ^{avril 1750} ~~juin~~ ^{depuis} (et ~~le 18~~ ^{le 18}). Il mourut
 le 20, au commencement de sa soixante et dix septième année.

M. Derricourt

Son bon tempérament l'aurait fait jouir long-temps d'une santé très-égale. Son humeur était gaie, et il aimait à recevoir chez lui ses amis. Le plaisir d'être avec eux ne prenant rien sur ses occupations. Son exactitude à se rendre chez ses malades à l'heure précise était si grande, qu'elle devenait gênante pour les Consultants que des affaires imprévues auraient pu retenir quelque peu de temps au delà de l'heure marquée. Il était très assidu aux Assemblées de cette Académie, dont les travaux lui étaient extrêmement chers. On peut en juger par le nombre de ses Mémoires et de ses observations insérés dans le premier Volume que la Compagnie a donné au Public. Ses remarques sur les tumeurs formées par la bile retenue dans la vésicule du fiel, et qu'on a souvent prises pour des abcès au foie, sont un des plus utiles et des plus savants morceaux de Chirurgie qu'il y ait. Enfin cet Art était l'objet de sa plus forte inclination. Un bandage mal appliqué, un appareil mal fait, l'affectaient plus sensiblement, qu'une insulte. Il en essuya quelque fois de gens, qui, par bien des raisons, auraient dû avoir des égards et plus de ménagement pour un homme d'un tel mérite. Non-seulement il ne cherchait point à tirer vengeance d'un outrage, mais on l'a vu s'occuper avec ardeur pour ceux que le lui avaient fait, et leur rendre des services.



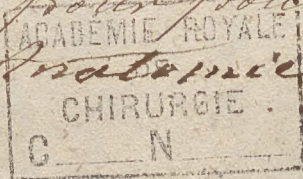
essentiels dont il leur laissait ignorer
l'Auteur; ce qui fait l'éloge des bonnes
qualités de son cœur. Mais des motifs
naturels ne portent pas toujours à des
procédés si généreux; la Religion y avait,
sans doute, beaucoup de part. Il en
avait été pénétré toute sa vie; il en donna
des marques très-édifiantes lorsqu'il reçut
les Sacramens de l'Eglise, la veille de sa
mort avec les sentimens les plus chrétiens.

M. Darric.

[f. 2.]

[Une vie aussi longue et aussi remplie
qu'elle a été celle de M. Petit, nous a permis à
peine d'en retracer les événemens les plus
connus. Un de ceux qui l'avaient le plus
flatte, ce fut l'honneur d'être appelé
en 1738 à une Consultation pour Monseigneur
le Dauphin, à qui M. de la Peyronie fit
l'ouverture d'un abcès à la mâchoire
inférieure. Ce qu'il y a de plus grand
dans l'Europe a eu recours à ses avis: plusieurs
Souverains ont voulu recevoir de sa
main des Chirurgiens en qui ils pussent
mettre toute leur confiance. Il fut chargé
en 1764 d'envoyer un nombre de
Chirurgiens français au Roi de Prusse
pour remplir les premières Places
dans les Armées, et dans les Hôpitaux
des principales Villes de la
Domination de ce grand Prince.]

Un mérite si généralement reconnu
 paraissait ne devoir contribuer qu'à
 l'avancement de la Chirurgie, et à donner
 plus de lustre et d'éclat à une Profession
 si intéressante à la vie des hommes. Cependant
 ce mérite même servit de base aux argumens
 les plus forts et les plus opposés aux moyens
 de perfectionner la Chirurgie. La Déclaration
 qui ordonne qu'à l'avenir on ne pourra exercer
 cet Art dans Paris sans y avoir été préparé
 par l'étude des Lettres, et sans avoir reçu le
 grade de Maître ès-Arts, était à peine obtenue,
 qu'on fit les oppositions les plus vives à cette
 Loi mémorable si digne de l'amour du
 Roi pour ses Sujets. On crut avoir prouvé
 que le Latin et la Philosophie étaient
 inutiles aux Chirurgiens, en citant M.
 Petit, par qui la Chirurgie avait fait tant
 de progrès. Cet exemple est peu concluant;
 M. Petit était un homme vaste, dont le
 génie, la pénétration et le discernement suppléaient
 parfaitement à ce que des études plus profondes
 y auraient pu ajouter. Il avait senti lui-même
 combien le défaut de ces études avait mis
 d'obstacles à son avancement: c'est
 ce qui le détermina à apprendre la langue
 Latine à l'âge de quarante ans. Il y
 réussit assez pour pouvoir entendre les
 Leçons d'Anatomie, et de Chirurgie



écrits en cette Langue. Mais les qualités de son esprit, vif et pénétrant, et sa grande expérience, lui avaient fourni ce qu'un autre n'aurait tiré qu'avec peine de la Lecture des meilleurs Livres. Il avait le sens juste et capable d'apprécier les choses. C'est par cette Logique naturelle qu'il parvint à connaître la Nature, et à raisonner sur la liaison de ses effets avec leurs causes. Je crois manquer de termes pour exprimer la perte que nos Ecoles et cette Académie font par la mort d'un homme qui les avait tant illustrées; ses Ouvrages lui assureront l'estime de la postérité; et sa mémoire sera en vénération tant qu'on sera sensible aux progrès de la Chirurgie, et qu'on s'appliquera à cultiver cette Science.
